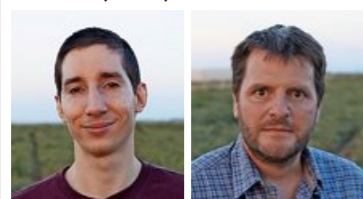


«NOUS SOMMES DES REBELLES»

ACCUEIL Pour sortir les migrants des ghettos, Hervé a créé une communauté presque utopique. Mais le rêve semble se réaliser.

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX
À FOGGIA (ITALIE)



TEXTES
FABIEN FEISSELI PHOTOS
YVAIN GENEVAY

Comme souvent, Hervé Faye Papa Latyr est en retard. Devant le bâtiment en pierre entouré d'une dizaine de tentes de la protection civile, cela n'étonne personne. À Casa Sankara, tout le monde sait qu'Hervé a beaucoup à faire. Au total, le Sénégalais gère une communauté de près de 400 migrants, dont certains sont exploités dans les champs de tomates des Pouilles (I) pour un salaire de misère. Alors Hervé court d'un rendez-vous à l'autre sans jamais oublier de s'arrêter pour glisser un petit mot à chacun. Un rythme qui doit l'empêcher de vieillir, à 50 ans il en paraît facilement dix de moins. Arrivé du Sénégal en 2007, celui qui était agent immobilier à Dakar passe d'abord par la France et la Belgique avant de finalement s'aventurer à Foggia, où il travaille sur les marchés. «Je ne pensais pas que l'Europe, c'était ça. Tous les rêves qu'on a en Afrique et ce sujet sont faux», affirme-t-il. Et son opinion ne va pas s'améliorer quand il découvre la réalité des ghettos. «En voyant les conditions de vie, j'ai tout de suite su qu'il fallait fermer ça», raconte-t-il. Au-delà des bidonvilles, c'est tout le système

de *caporalato* qui le répugne. «Le capo fait croire au réfugié qu'il va l'aider, lui trouver un travail, un logement. En réalité, il le réduit à l'esclavage.»

«Le Che Guevara africain»

En 2013, lui et quelques amis se voient confier une structure abandonnée, qu'ils rénovent et qui deviendra le siège de Casa Sankara. «Thomas Sankara, c'est le Che Guevara africain. Il représentait tous les espoirs d'une génération», explique Hervé en contemplant la fresque géante peinte sur l'un des bâtiments du camp. L'idéologie de celui qui a été très jeune président du Burkina Faso guide les actions d'Hervé. «Nous sommes des rebelles, je ne sais même pas où nous avons trouvé la force de mener toutes ces batailles.» Car le chemin pour en arriver là a été rude. Pendant des années, Hervé a plaidé la cause des clandestins qui risquaient de se faire expulser auprès du préfet, de la police et du procureur. «Ce qu'ils ignoraient, c'est que moi-même je n'avais pas de papiers», rigole-t-il aujourd'hui que sa situation est régularisée. Moins drôle mais tout aussi paradoxal, lui et ses amis ont

été exploités alors qu'ils se battaient contre l'exploitation des travailleurs agricoles. «On a géré un centre d'accueil 24 heures sur 24 pendant des mois et, au final, on n'a jamais été payés», raconte-t-il.

Aujourd'hui, leur situation s'est passablement améliorée. Hervé a même effectué une tournée en Europe pour présenter leur initiative. «Nous avons trouvé des réponses à une situation que les autorités n'ont pas su gérer depuis des années», assure-t-il. Son objectif est de fournir un moment de tranquillité aux migrants pour qu'ils puissent reprendre leur vie en main. «Ils sont là seulement pour un an ou deux. Ensuite, ils doivent être capables de trouver un logement en ville», pointe le responsable qui a de nombreuses idées pour la suite. «Casa Sankara doit être plus qu'un lit. Nous avons 20 hectares de terre que nous avons confiés à une coopérative. En échange, ils doivent faire travailler des gens de chez nous et nous récupérons une partie des récoltes», détaille le responsable. Un restaurant qui permettrait de rendre la structure indépendante est également en réflexion. «Nous sommes en train de réaliser notre rêve», confie-t-il. ●



AVENIR La communauté espère pouvoir cultiver ses 20 hectares de terrain pour gagner en indépendance.



PRÉCAIRE Une partie des 400 personnes vivent dans des tentes. Hervé sait qu'il devra trouver une solution avant l'hiver.



INSPIRATION Thomas Sankara, ancien président du Burkina Faso, a transmis son nom et son idéologie à la communauté.

INTÉGRATION Hervé ne veut pas créer une structure réservée uniquement aux migrants. Des cours de djembé permettent notamment de rencontrer la communauté locale.



OPÉRATION SPÉCIALE

Durant quatre jours, «Le Matin» s'est rendu dans le sud de l'Italie sur la trace des migrants exploités dans les champs. Un reportage à lire jusqu'à jeudi dans votre quotidien.